

MIKRÓS

ROMAN

NIKOLAÏ LESKOV

Le Paon

traduit du russe par Jacques Imbert



LE PAON

La collection *Mikrós littérature*
est dirigée par Marion Hennebert

© 1874, pour le texte original

© Éditions de l'Aube, 1999
pour la traduction française,
et 2018 pour la présente édition
www.editionsdelaub.com

ISBN 978-2-8159-2855-7

Nikolai Leskov

Le Paon

traduit du russe par Jacques Imbert
Avant-propos et notes de Jacques Imbert

éditions de l'aube

J'ai été complice d'un léger manquement à la discipline sévère du monastère de Valaam¹. Sur ce rocher austère on n'aime pas les promenades oisives : d'où qu'aborde le lointain voyageur et si fort que soit son désir de connaître l'île, il ne peut jouir de cet immense plaisir, je dis bien *immense*, car en vérité, le lieu est magnifique, ses paysages sont sublimes. À Valaam le pèlerin est soumis à la règle de la stricte *observance* : il doit aller à l'église, prier, manger au réfectoire, puis travailler et enfin se reposer. Ici le propos n'est pas de flâner ou de contempler le site. Or j'ai pu, en compagnie de trois hommes et de deux dames, parcourir en une nuit l'île entière et graver pour toujours dans ma mémoire l'admirable tableau qu'offrent, dans les lueurs pâles de la nuit

1. Valaam : groupe d'îles du lac Ladoga, avec un monastère du XIV^e siècle, considéré comme l'équivalent du mont Athos en Grèce.

d'été septentrionale, les rocailles sauvages, les massifs sombres et les calmes ermitages de ce mont Athos russe. Paix et silence, ces ermitages sont d'une beauté singulière, celui de saint Jean-Baptiste notamment, sur l'îlot de Sernitchane. Ici vivent des anachorètes auxquels la rigueur de la règle commune de Valaam semble insuffisante : ils se retirent dans ce lieu où les supérieurs du refuge protègent leur quiétude de toute incursion profane. Ici les hommes qui allument leurs lampes sous les icônes sont morts au monde, mais sans relâche prient pour le monde : ici tout est jeûne perpétuel, recueillement et élévation de l'âme.

Ignorant où menaient les sentiers, nous nous avançâmes vers le détroit qui sépare Sernitchane de l'île principale et, charmés par les épaisses fougères qui envahissaient notre vallon, nous y prîmes quelque repos. On se mit à parler des hommes qui ont choisi cette retraite perdue pour y mener une vie de ferveur et de contemplation.

Un de nos compagnons s'exclama :

« Quels sont ces hommes, quel doit être leur courage et leur passé pour venir s'enterrer ici vivants ? Force m'est de penser qu'il s'agit de titans et de preux chevaliers de l'esprit.

— Oui, vous avez raison, répondit un autre, ce sont des preux, mais des preux dont le dénuement fait la puissance. Ils sont les grains qui ont germé et croissent.

— Et avant qu'ils ne germent ? »

LE PAON

Il répondit avec un sourire :

« Avant de germer... ils jonchaient le bord des chemins, se desséchaient sous les épines et mouraient, comme vous et moi, et le monde entier, jusqu'au jour où le vent s'en empara et les répandit sur une terre fertile.

— À vous entendre, on dirait que vous connaissez un de ceux qui ont eu le courage de s'ensevelir dans cette solitude.

— Certes, il me semble avoir connu un tel homme.

— Était-il intelligent ?

— Oui.

— Et doué de raison ?

— Hum... oui ! Vous savez, je ne me chargerais pas de le juger, mais je l'ai aimé et j'honore beaucoup sa mémoire.

— Car il est mort ?

— Oui.

— Ici ?

— À deux pas d'ici, répondit-il avec un nouveau et discret sourire.

— La vie d'un tel homme excite toujours vivement ma curiosité.

— La mienne aussi, la mienne aussi, reprirent les autres. »

Les dames étaient encore plus avides que les hommes, et l'une d'elles, une belle blonde aux yeux noirs, s'adressa ainsi à notre compagnon :

NIKOLAÏ LESKOV

« Il est sûr, Monsieur, que nous vous serions extrêmement obligés si vous racontiez l'histoire de cet ermite ici même, dans ces fourrés où nous sommes tombés de façon si imprévue. »

L'autre dame et toutes les autres personnes s'associèrent à cette demande, et celui à qui elle s'adressait y acquiesça et commença.

I

Il y a de ça une vingtaine d'années, quand j'étais élève dans un lycée de Saint-Petersbourg, j'habitais avec ma défunte mère et sa sœur Olga Péetrovna, ma tante donc, dans la maison de mon autre tante – du côté paternel –, une femme riche. Elle n'est plus de ce monde, mais je ne donnerai pas son vrai nom. Nous l'appellerons Anna Lvovna. Sa maison, qui est toujours là, était à l'époque une construction imposante dans cette rue, mais aujourd'hui c'est une des moins grandes. D'énormes et récentes bâtisses l'ont étouffée et on ne la remarque plus comme jadis.

J'ai commencé mon récit non par les gens, mais par la maison; je dois donc être conséquent et vous dire quelle maison c'était. Eh bien, c'était une maison horrible, horrible sous de nombreux rapports. En pierre, à trois étages et trois cours qui communiquaient entre elles; de tous les côtés elle était constituée de corps de bâtiment identiques. Son aspect sombre, gris, presque carcéral, produisait une

impression extrêmement pénible. Elle représentait une partie de la dot de ma tante, quand celle-ci épousa un parent pas trop éloigné, un jeune homme du monde promis à un brillant avenir, mais qui finit par dilapider avec une célérité peu commune son petit bien et la fortune de sa femme, et par lorgner les restes de sa dot, c'est-à-dire cette maison. Cette dernière velléité, il la manifesta à Paris, où les époux séjournèrent alors et où Anna Lvovna pensait éblouir le monde entier de tous les feux de sa beauté..., ce qui aurait pu se faire si ce même monde n'avait vu alors apparaître une certaine demi-mondaine, avec laquelle il aurait été inconvenant, impossible même, de rivaliser, car le luxe de cette personne était si fabuleux que les dames les plus sérieuses se demandaient d'où cette courtisane pouvait bien le tirer. Ma tante Anna Lvovna s'était aussi posé la question, et son mari avait répondu que la situation enviable de cette aventurière s'expliquait par les libéralités d'un Anglais enrichi grâce à la Compagnie des Indes. Mais on comprit bientôt que tout ceci n'était que du vent; le richissime Anglais n'était autre que le mari de ma tante, celui-là même qui avait disposé de ses biens de la façon la plus insensée au profit de cette étoile galante. Sa passion alla si loin que tout fut mangé, sauf la maison de Saint-Pétersbourg.

Quand tante Anna eut appris la vérité, elle écuma de rage, sanglota, puis revint à la raison et montra

une grande force de caractère, et aussi une bonne dose de cruauté: elle fit annuler dans les règles les procurations établies au nom de son mari et, après l'avoir livré en pâture aux créanciers parisiens, elle reprit le chemin de la Russie et s'établit dans sa maison. Celle-ci rapportait gros; ma tante pouvait donc vivre à l'aise et éduquer son fils Woldemar, appelé familièrement Dodia. Elle n'envoyait rien à son mari et ne parlait jamais de lui; il croupissait quelque part à l'étranger et finit par disparaître dans l'obscurité la plus totale. Certains disaient qu'il serait mort après avoir été emprisonné pour dettes; pour d'autres, il travaillerait comme croupier dans une maison de jeu. Mais peu importe.

À l'époque où je fis sa connaissance, tante Anna devait avoir quarante-cinq ans; elle conservait les traces de cette beauté certaine, mais rébarbative, sèche et dure, qui est l'apanage du « beau monde » russe. Anna Lvovna occupait dans sa maison la moitié du premier étage. C'était un vaste appartement qui permettait de vivre comme il convenait à la grande dame, à la dame sérieuse et sévère qu'elle était aux yeux des nombreuses personnes haut placées qui l'allaient visiter. Elle profitait de sa situation pour poser de telle sorte que l'on plaignît en elle la veuve démunie et sans défense... et elle menait sa barque à la perfection. Grâce à ses relations et à son habileté, l'éducation de son fils ne lui coûtait rien; en outre,